



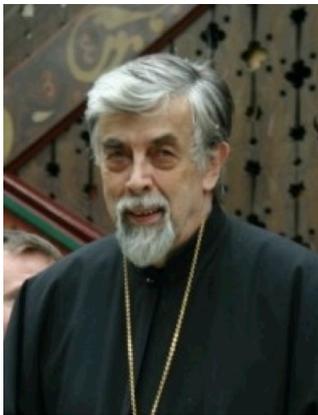
AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

N°106 – NOËL ET MÉMOIRE DE SAINT JOSEPH COMPLÉMENT 2021

Le présent feuillet complet
le numéro 50 publié pour Noël 2020

Les noces de Dieu et de l'humanité



Homélie du P. Boris Bobrinsky du 25 décembre 1985

Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

Ce que tous les prophètes de l'Ancien Testament attendaient avec nostalgie et espérance arrive aujourd'hui. Cette attente, cette foi, cette souffrance aussi s'expriment dans le cri du prophète Isaïe : « Ah ! si tu déchirais les cieux et si tu descendais, devant ta face les montagnes fondraient » (Is 63,19). C'est une folle espérance dont les voyants de l'Ancienne Alliance ne pouvaient même

imaginer comment et quand elle pourrait se réaliser. A mesure que les siècles passaient, le pressentiment grandissait en Israël. Pourtant, lorsque Jésus vient dans le monde, Son peuple et Sa ville ne reconnaissent pas le jour de Sa visitation. Mais, que le monde le sache ou non, le reconnaisse ou non, la venue de Jésus sur la terre consacre, où plutôt inaugure les épousailles de Dieu et de l'humanité, du Créateur et de Sa créature. Le monde n'est pas un monde inanimé, c'est un monde vivant, un monde que Dieu aime. Saint Jean le dit dans son évangile: « Dieu a tant aimé le monde qu'il a envoyé son Fils unique » (Jn 3,16).

Les noces de Dieu et du monde que Jésus est venu sceller en devenant petit enfant, puis adulte, en passant par la mort et la résurrection, ces noces sont chantées par l'Eglise aujourd'hui dans une hymne qui est aussi celle de l'office de mariage: « Réjouis-toi, danse, Isaïe, voici que la vierge a conçu et a enfanté un Fils, Emmanuel » (Hirmos de la 9 ode du second canon des matines). Ainsi, chaque fois que nous célébrons un mariage, nous rappelons que l'amour de l'homme et de la femme est à l'image de l'amour éternel et infini de Dieu et de Sa créature, de Dieu et de l'homme. Dans l'évangile de Matthieu, l'incarnation du Christ est annoncée par l'ange, qui apparaît en songe à Joseph; dans l'évangile de Luc, par l'archange Gabriel qui apparaît à Marie. Dans l'évangile de Jean, rien de semblable. « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous » (Jn 1,14) : l'évangéliste Jean dans son prologue annonce l'Incarnation presque avec brutalité, comme un coup de tonnerre dans un jour ensoleillé. « Et le Verbe s'est fait chair » : il y a dans cette déclaration un contraste entre la réalité du Verbe, la seconde Personne de la Sainte Trinité qui était « auprès de Dieu depuis le commencement » et notre existence humaine charnelle, froide et ténébreuse. Quelques versets avant, l'évangéliste Jean

disait: « La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas saisie ... Il est la lumière véritable qui illumine tout homme venant dans le monde » (Jn 1,5 et 9). Le Verbe vient habiter parmi nous, dans le monde des ténèbres et du péché. Il y a, dans cette fête de Noël, un contraste entre la lumière et les ténèbres, entre la vie et la mort. La mort est celle dans laquelle le monde est plongé en raison du péché, de la désobéissance. Les ténèbres sont celles de l'ignorance. Elles recouvrent encore la terre, car les hommes ne reconnaissent pas la lumière du Christ. Le monde va son chemin, ignorant le plus souvent, refusant ou négligeant ce mystère de vie, ce mystère d'amour infini de Dieu à son égard.

Nous qui avons connaissance de ce mystère, essayons, non pas seulement pour nous-mêmes, mais pour le monde auquel nous appartenons et qui nous entoure, essayons de vivre cette venue de l'Emmanuel, de « Dieu avec nous », puisque tel est le sens de ce nom, comme si nous la vivions pour la première fois. Nous nous habituons trop facilement au mystère du Salut, nous nous habituons trop facilement au dimanche, à la communion, aux fêtes, à Pâques et à Noël aussi. Nous devrions retrouver cette joie inattendue des bergers, cette exaltation, cet émerveillement à la vue de cet enfant qui est là, dans la crèche et dont nous connaissons, nous, la véritable identité. Nous savons que ce n'est pas seulement un enfant humain, mais qu'il est le Fils de Dieu, le Fils du Père éternel, Celui en qui repose toute la plénitude de la divinité corporellement, comme le dit saint Paul. Dès maintenant, dès Bethléem, dès la crèche dans la grotte, la plénitude de la divinité repose en Jésus. Bien sûr, il grandira, Il passera par tous les stades de l'enfance, de l'adolescence jusqu'à l'âge adulte. Nous ne savons pratiquement rien de cette période de Sa vie cachée. Nous savons seulement qu'« Il grandissait en grâce et en sagesse » ; nous savons aussi que Ses premières paroles ont été pour parler de Son Père: « Ne savez-vous pas que je dois être aux choses de mon Père ? » répond-Il à Ses parents inquiets de Sa disparition à Jérusalem. Ainsi, en Jésus, dès l'enfance a résonné le nom de Père, le nom d'Abba. Dès le premier instant, l'intimité, l'unité de cet enfant Jésus avec le Père céleste, le Créateur du ciel et de la terre, est totale et parfaite.

Essayons donc aujourd'hui d'accueillir ce don de Dieu qui s'appelle Jésus, « Dieu sauve », et Emmanuel, « Dieu avec nous ».

Rappelons-nous la gratuité de ce don pour lequel nous ne sommes pas et nous ne serons jamais assez préparés, ce don que nous recevons dans nos cœurs comme un gage d'infini, ce don qui ouvre sur toute la vie du Christ, le baptême dans quelques jours, la Passion et la Résurrection. Dès aujourd'hui nous sommes invités à entrer dans le chemin de l'ascèse et du combat spirituel, remplis de cette joie imméritée, de ce don gratuit de Dieu. Souvent nous avons l'impression que Noël arrive sans que nous ayons vécu suffisamment le temps de l'Avent, le temps de l'attente. Pourtant Dieu est là, Il vient dans nos cœurs. Oublions donc nos tristesses, nos misères, nos querelles, et si nous ne pouvons pas les oublier totalement, déposons-les à Ses pieds; déposons dans la grotte tous nos soucis, nos maladies, nos incertitudes, nos angoisses, nos inquiétudes; offrons notre existence et celle de nos proches à Celui qui nous visite aujourd'hui dans un mouvement infini d'amour. Car ce n'est pas pour nous seuls que nous accueillons Jésus, c'est pour le monde entier. Chaque cœur qui reçoit Jésus Le reçoit pour le monde. C'est ainsi que s'accomplit l'union nuptiale de Dieu et du monde, par l'union de chacun de nous avec Dieu. Car nous sommes appelés à être non seulement les témoins de ces épousailles, mais ses instruments et ses médiateurs.

Amen.

Homélie sur la Nativité par Père Boris Noël 1997

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit,

Je rappelais hier soir pendant les vigiles que la nuit de Noël est la nuit la plus longue de l'année. Aujourd'hui je voudrais méditer sur le fait que Noël est le jour le plus court de l'année. Cette correspondance mystérieuse est voulue par l'Église pour nous faire comprendre que le cycle naturel de l'année a un sens dans lequel se découvre le mystère de Dieu.

Le jour le plus court de l'année, cela signifie que Dieu est devenu tout petit, le plus petit possible. Jésus, ce petit enfant né d'une femme et neuf mois caché dans le sein maternel, apparaît dans cette théophanie qu'est la Nativité dans toute Sa faiblesse, dans toute Sa pureté, dans toute Son innocence et dans toute Son impuissance. Car Dieu a voulu déposer sa puissance, déposer sa gloire pour ne plus être qu'un enfant, un parmi les mortels, Lui l'Immortel de nature.

Ainsi vivons-nous, d'année en année, ce mystère de la mise au monde de Dieu, cette descente qu'on appelle en théologie la " kénose", selon le mot de saint Paul, et qui signifie abaissement, humiliation. Dieu est devenu homme en assumant toute notre humanité, en l'assumant jusqu'au bout, totalement, sauf le péché. Il l'assume par obéissance. Saint Paul cite un verset de psaume dans l'Épître aux Hébreux : " Entrant dans le monde, le Christ dit : 'tu n'as voulu ni sacrifice ni holocauste, mais tu m'as façonné un corps. Alors j'ai dit : me voici, je viens pour faire ta volonté'"[1]. Cette volonté du Père est une volonté d'amour, volonté de salut, volonté de vie pour le monde, car Dieu ne peut pas souffrir de voir sa créature s'en aller à la dérive, à la destruction dans les ténèbres lointaines.

Alors Dieu descend, Lui-même, de Son immensité, de Sa transcendance, de Sa béatitude éternelle pour entrer dans nos ténèbres, dans nos enfers, pour découvrir dans les enfers de nos cœurs Son image cachée. C'est pour rendre à la lumière cette image cachée de Dieu en nous que le Fils de Dieu devient petit enfant, devient le Fils de l'Homme.

Saint Athanase le dit ainsi : " Dieu est devenu homme pour que l'homme devienne dieu". C'est la grande tradition de l'Église, depuis saint Irénée, depuis saint Paul, depuis saint Jean, depuis Jésus. Car nous voyons que Jésus prie son Père pour que nous partagions Sa gloire : " Je veux, Père, que ceux que tu m'as donnés contemplent la gloire que tu m'as donnée"[2]. Cette gloire, c'est la plénitude de la vie divine ; cette gloire, c'est la présence de l'Esprit Saint ; cette gloire, c'est ce parfum, cette beauté de l'Esprit qui est en nous et qui œuvre en nous, en puissance, en grâce, en sagesse, en vie, en amour.

Tous ces dons de l'Esprit sont contenus dans ce petit enfant qui grandira et les communiquera aux hommes, car Il est là pour cela : " Je suis venu jeter le feu sur la terre et combien je désire que ce feu s'embrase !" [3] Le but ultime de devenir enfant de Dieu, c'est de nous communiquer l'Esprit Saint. Quant l'Esprit Saint nous est communiqué, Il nous fait grandir, Il fait de nous des enfants, mais aussi des pères et des mères. Il nous fait engendrer en nous le Fils éternel. Alors notre cœur et notre corps deviennent un écrin, un vase sacré, une chambre nuptiale où se forme le Fils comme il fut formé dans Marie.

La naissance du Seigneur est, bien sûr, la fête de la Vierge Marie, de " celle qui a enfanté Dieu", la Theotokos [4]. À la suite des conciles œcuméniques, dans son enseignement, dans sa confession de foi, l'Église affirme contre toute rationalité humaine que Marie n'est pas seulement la mère de l'homme Jésus, mais également la



Mère de Dieu, la Mère de Celui qui, prenant chair en elle, demeure Dieu et ne quitte pas le sein du Père. Comme nous le chantons au début de la sainte Liturgie, " l'Un de la Sainte Trinité devient un homme" parmi les hommes, sans cesser d'être l'Un de la Trinité, mais en se défaisant de Sa gloire, de Sa grandeur et de Sa puissance. Jusqu'à Sa Résurrection Il veut rester caché, de telle manière que nous ne pouvons Le reconnaître que par le don du Père. " Béni es-tu, Simon, fils de Jonas, parce que ce n'est pas la chair ni le sang, mais le Père céleste qui t'a révélé cela"[5], déclare Jésus à Pierre. Et saint Paul commentera : " Nul ne peut appeler Jésus Seigneur, si ce n'est dans l'Esprit Saint."[6]

Telle est la grande grâce de l'enfantement du Seigneur dans la crèche par Marie. Cet enfantement de Dieu dans le monde est l'accomplissement de la parole du Seigneur dans l'évangile de Jean : " Si le grain de blé jeté à terre ne meurt, il demeure seul. Mais s'il meurt, il porte un fruit nombreux."[7] Il fallait donc que le grain de blé céleste, que le pain venant du ciel entre dans notre existence, dans notre consistance, dans notre temporalité et notre espace. Il reste d'abord neuf mois caché dans le sein de Marie comme le grain de blé caché dans la terre et puis il apparaît, il grandit et il produit un fruit nombreux. Nous sommes nous-mêmes et tous les saints dans l'Église depuis le commencement, depuis Adam et Ève et jusqu'à la fin des temps, le fruit nombreux du Seigneur. Mais ce fruit nombreux est appelé à se multiplier encore pour embrasser la terre entière. Puissions-nous être en vérité ce fruit nombreux mais puissions-nous être aussi ce grain qui meurt dans la terre du monde pour que le monde entier découvre le mystère de Dieu et adore, avec les mages et les bergers, le Seigneur Jésus, notre Roi et notre Dieu. Amen.

Notes [1] cf. Psaume XL, 7-9, Hébreux X, 5-8. [2] Jean XVII, 24. [3] Luc XII, 49. [4] En français, la traduction littérale du terme grec " Theotokos", " Celle qui a enfanté Dieu" est Déipare. [5] Matthieu XVI, 17 [6] 1-Corinthiens XII, 3. [7] Jean XII, 24.

Le numéro 275 de Contacts est consacré à
**"Un grand pasteur et théologien
le Père Boris Bobrinskoy (1925-2020)"**
Contacts : 61 allée du Bois de Vincin 56000 Vannes
Tel 02 97 63 29 38 postmaster@revue-contacts.com
Site de la revue : <http://revue-contacts.com>



**Homélie du P. Placide Deseille
pour Dimanche après la Nativité 1996
Saint Joseph**

En ce dimanche après Noël, l'Église nous invite à célébrer d'une façon particulière saint Joseph, en raison du rôle qui lui revient dans les récits de la naissance et de l'enfance du Christ.

Saint Joseph n'a peut-être pas tout le relief qui conviendrait dans la conscience de beaucoup de chrétiens. Il joue pourtant un rôle important dans les évangiles. Et de notre part, saint Joseph doit être vénéré à un titre très particulier. En effet, s'il y a aujourd'hui au Mont-Athos un grand renouveau spirituel, c'est en grande partie grâce au père Joseph l'Hésychaste, qui est maintenant vénéré là-bas par beaucoup comme un saint. Or Joseph l'Hésychaste avait lui-même une dévotion profonde pour son saint patron, pour saint Joseph, qu'il considérait comme un protecteur très particulièrement qualifié pour les moines, surtout pour les moines athonites voués à une vie hésychaste, à une vie d'union profonde avec Dieu dans la solitude.

Comme son nom même le suggère, il existe comme une correspondance secrète entre saint Joseph et le juste Joseph de l'Ancien Testament, un peu comme Jean-Baptiste reproduit les charismes et les dons spirituels d'Élie. Il y a entre eux une correspondance des dons spirituels qui fonde cette parenté spirituelle. Joseph de l'Ancien Testament, d'une part, a sauvé et l'Égypte et ses frères, le peuple d'Israël, par sa sagesse, par son discernement; il n'avait pas de songes lui-même, mais était doué du charisme d'interprétation des songes pour ceux qui venaient le consulter. Et Joseph du Nouveau Testament, lui, est bien le protecteur, inspiré par des songes, de la sainte famille, le protecteur du Christ persécuté, du Christ obligé de fuir en Égypte avec sa Mère, la toute-sainte Mère de Dieu et Vierge Marie. Et ces deux Joseph ont aussi un lien avec l'Égypte, l'Égypte qui sera, un peu plus tard, le berceau du monachisme, l'Égypte où le souvenir de la fuite en Égypte du Christ, de sa Mère et de Joseph est toujours resté tellement vivant et lié aux origines mêmes de ce monachisme, puisque ces monastères d'Égypte se sont très rapidement établis aux endroits où traditionnellement la sainte famille avait séjourné. Ce sont autant de liens entre notre idéal monastique, notre idéal hésychaste et la personne de saint Joseph. Nous devons l'invoquer à la fois comme protecteur temporel de nos communautés, comme celui qui peut veiller sur nous, sur nos besoins, sur toutes nos nécessités matérielles qui se font parfois durement sentir, mais aussi comme celui qui peut nous initier à la vie intérieure, celui qui peut nous aider dans notre recherche de Dieu, dans notre recherche d'une vie de prière profonde.

Saint Joseph remplit ainsi un double rôle qu'on ne saurait certainement trop souligner, et qui, encore une fois, est tout à fait en harmonie avec cet héritage spirituel de la sainte Montagne que nous avons reçu de notre géronde père Aimilianos, de père Ephrem de Katounakia, qui était lui-même si proche de Joseph l'Hésychaste et de son groupe. Eh bien, que saint Joseph à la fois protège nos communautés, nous aide à trouver les bonnes solutions pour notre vie matérielle et, en même temps, nous aide à ne pas nous disperser, à ce que les soucis de ce monde, qui sont pourtant bien nécessaires, n'étouffent pas en nous la recherche de Dieu, le souci profond d'union avec Dieu dans la prière, une prière aussi continuelle que possible, une prière qui soit la sève de notre vie spirituelle, qui soit vraiment la respiration de nos cœurs. Oui, que saint Joseph nous garde et nous protège. Amen.

Les Homélies du P. Placide Deseille

Sont à retrouver sur le site du Monastère de Solan

<https://monastere-de-solan.com>

La Couronne bénie de l'année liturgique

est disponible à la Librairie du Monastère

<https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie>

Il ne peut y avoir de vie spirituelle sans la lecture d'ouvrages spirituels. Lorsque vous sentirez les fruits de la lecture spirituelle, vous vous exclamerez : « Que le nom du Seigneur soit béni ! »

Savez-vous quelle puissance contient la parole de Dieu ? Et un livre de spiritualité, c'est la parole de Dieu. Comme une graine, elle tombe dans notre âme et, quand elle germe, elle la fendille telle une plante la terre. La parole de Dieu cache la puissance de Dieu Lui-même, la puissance du Christ.

Quand vous vous plongez dans un livre de spiritualité, vous en ressortez toujours rassasiés. Un ouvrage traitant de spiritualité est le meilleur outil dont vous disposez quotidiennement pour élargir devant vous l'horizon de votre vie spirituelle.

Archimandrite Aimilianos

Saint Joseph et la Généalogie
Deux Homélie du Père Boris Bobrinskoy du Dimanche avant Noël – Mt 1,1-25

*** Homélie du Père Boris Bobrinskoy le 22 décembre 1985.**

Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Comme chaque année nous entendons ces listes des ancêtres du Sauveur, ces arbres généalogiques, avec un certain étonnement, avec émotion peut-être, avec reconnaissance. Bien de ces noms ne nous disent pas grand-chose ou rien du tout. Quelques-uns émergent bien sûr, Abraham, Isaac, Jacob, David, Salomon, Achaz, Ezéchias, Manassé et enfin la liste se termine chez Matthieu – où elle commence chez Luc – par le nom de Joseph.

De Joseph aussi nous ne savons pas grand-chose, sauf les humbles et maigres témoignages des Évangiles. C'est sur cela que je voudrais m'arrêter aujourd'hui : sur la figure de Joseph. De ce Joseph qui est peut-être quelque peu délaissé dans la piété liturgique orthodoxe. Il est célébré avec David, le roi et le prophète, le premier dimanche après la Nativité, donc dimanche prochain, et c'est tout.

L'Occident latin au contraire lui donne une très grande place, parfois excessive, dans sa dévotion. Je ne crois pas qu'il soit déplacé de parler de lui aujourd'hui.

Il est lui aussi de race royale, on peut même dire cumulant la descendance et l'héritage royal, sacerdotal, et prophétique lui venant d'Abraham, et c'est lui qui offre à Marie sa dignité, son honneur, sa généalogie. C'est lui qui couvre, dans l'ignorance tout d'abord et dans la foi ensuite et l'obéissance de la volonté de Dieu révélée par l'Ange dans son sommeil, c'est lui qui couvre et qui protège la virginité de Marie avant la naissance de Jésus, pendant et après la naissance. Il est ainsi le protecteur de Marie et il sera appelé humainement son époux. Aux yeux du monde contemporain, et aux yeux de bien des chrétiens même aujourd'hui, il est l'époux véritable de Marie. Il est son époux légitime selon la loi, mais il ne la connaît pas selon la chair et il demeure ainsi le protecteur de sa virginité, le protecteur de sa maternité, il est comme on l'appelle souvent le père nourricier de Jésus. Il fallait que selon le plan de Dieu Marie soit protégée, et il fallait que le mystère de la virginité, ou de la maternité virginale de Marie, soit caché aux yeux du monde et révélé seulement aux yeux de la foi, dans l'Église. Joseph est ainsi le dernier de la généalogie, mais en lui se rompt, se brise la transmission de l'hérédité selon la chair pour laisser place à l'hérédité, à la transmission selon l'Esprit, car il est l'image du Père céleste auquel il cède la place, et c'est le Père dans l'Esprit Saint qui descend en Marie et qui déposera en elle la semence divine du Verbe éternel qui habitera en elle sans qu'elle ait connu le commerce conjugal.

Joseph est celui dont nous n'entendons jamais la voix dans les Évangiles, c'est Marie qui parle à Jésus au Temple. Joseph est pourtant – et nous en avons un indice précieux et émouvant dans l'Évangile selon Saint Matthieu –, il est celui qui donne à l'enfant nouveau-né le nom de Jésus. Comme nous venons de l'entendre dans le dernier verset de l'Évangile d'aujourd'hui : "Joseph ne la connut point jusqu'à ce qu'elle eût enfanté un fils auquel il donna le nom de Jésus". Ce nom de Jésus, que Marie a porté dans son cœur dès l'annonce angélique à Nazareth, qu'elle a murmuré pendant que l'enfant grandissait en elle et qu'elle murmurera toute sa vie et pour toujours, ce nom a été également révélé à Joseph en songe, et non pas dans un face-à-face, par l'Ange. Ce nom de Jésus, Joseph l'a aussi retenu et murmuré dans son cœur, et c'est lui qui, selon la loi, a donné à l'enfant ce nom de Jésus devant lequel se prosternent toute puissance céleste au ciel et tout croyant sur terre.

Ainsi Joseph s'efface devant le mystère de la maternité de Marie, mais il est présent

dans la grotte, il est présent dans la fuite en Égypte, il est présent dans le retour en Galilée, il est présent aussi dans l'entretien de Jésus adolescent avec les docteurs dans le Temple. C'est pourquoi il me semble digne de parler de Joseph, de celui qui est effacé et qui, en même temps, est là durant l'enfance et l'adolescence de Jésus, dont nous ne savons plus rien après ni sur sa vieillesse, ni sur sa famille, ni sur sa mort. Parler de Joseph suscite dans notre cœur un sentiment de tendresse, de reconnaissance et d'émotion et qui n'est pas déplacé dans notre prière envers Dieu. Nous devons garder la reconnaissance envers Joseph, nous devons aussi nous souvenir que Jésus est obéissant à ses parents, à Marie et à Joseph. Jusqu'à son apparition à l'âge adulte au Jourdain Il vécut dans le silence, Il vécut dans le climat du foyer familial jusqu'à son âge adulte, obéissant à ses parents comme le disent les Évangiles.

Un dernier parallèle encore, un dernier épisode, un dernier rappel s'impose, et celui-ci est suggéré par les stances des Matines du Samedi Saint. À la troisième strophe nous avons un verset qui nous dit ceci et je vais vous le lire : "Ô Sauveur, – chante l'Église –, Joseph qui jadis te portait a disparu, et c'est un autre Joseph qui maintenant t'ensevelit". Il y a là une analogie, un parallélisme, – comparaison peut-être gratuite, dont on ne peut pas tirer grand-chose peut-être de plus –, mais qui pourtant nous frappe aussi et que l'Église elle-même a retenu. Cette comparaison entre le premier Joseph qui était dans les ténèbres de la grotte et qui peut-être aidait Marie à langer Jésus, et l'autre Joseph qui entre aussi dans les ténèbres du tombeau et qui aide les femmes myrrhophores à recouvrir de linges, celui qui est mort et qui est déposé dans le tombeau pour renaître dans son corps, dans sa chair à la vie de l'Esprit, de cet Esprit qui l'a pénétré et rempli totalement dès sa naissance. Nous voyons ce dernier Joseph qui rend les derniers soins au Sauveur, qui l'oingt d'aromates avec les myrrhophores et qui lui offre une autre grotte, son tombeau tout neuf. Nous ne pouvons rien dire de plus, nous ne devons que retenir cette analogie et nous ne pouvons que reconnaître ici ce mystère du service de Joseph.

Au terme de cette méditation, il faut encore rappeler qu'à la différence de la piété occidentale qui unit fréquemment "Jésus, Marie et Joseph" dans une vénération commune, naturalisant pour ainsi dire le mystère de la Nativité de Jésus, l'Église Orthodoxe souligne le rôle second de Joseph, l'élection unique de Marie dans sa maternité virginale inconcevable aux anges et aux hommes, devant lequel Joseph lui-même a connu le trouble et le doute. La grandeur de Joseph est dans son obéissance au-delà de tout raisonnement humain et dans son "oui" à l'ange, se mettant ainsi au service de l'Enfant divin et de sa Mère.

Puissions-nous aussi, dans notre préparation à Noël, nous apparenter à lui, puissions-nous apprendre de lui l'art du dévouement, la tendresse, le service silencieux dans l'humilité, dans l'amour, ce service silencieux par lequel Joseph, et par lequel nous aussi, nous sommes appelés à apprendre à protéger la virginité de Marie qui est le prototype, qui est la figure de notre propre virginité intérieure, de celle de nos cœurs, de cette pureté à laquelle nous sommes appelés à tendre, à renouveler en nous. Car c'est dans la pureté, dans la sainteté que Jésus veut naître, et Jésus vient pour naître non seulement dans la grotte de Bethléem, mais la grotte du plus profond de nos cœurs. Amen.

**** Homélie du père Boris Bobrinskoy le 21 décembre 1986**

Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Nous venons d'entendre dans les deux lectures d'aujourd'hui, deux généalogies, deux récits de l'histoire des origines de Jésus, toutes les deux remontant à Abraham.

Ces généalogies sont données de manière stylisée bien sûr, telle que la mémoire écrite et la mémoire orale des contemporains de Jésus les transmettaient. Nous avons d'une part une liste de noms dont la plupart nous sont inconnus, sauf bien sûr quelques-uns des grands héros de la foi, dont l'Ancien Testament nous a rapporté la vie et la foi. Que ce soient Abraham et les patriarches, que ce soient David et Salomon ou les rois de la dynastie de David, et enfin Joseph.

Il y a une autre généalogie qui est décrite d'une manière plus intérieure dans l'épître aux Hébreux, c'était l'épître d'aujourd'hui. Le fil conducteur de cette généalogie c'est la foi. Tout le chapitre II de l'épître aux Hébreux est une description, un approfondissement du mystère de la foi. D'abord nous y trouvons une définition de ce qu'est la foi, la foi qui signifie en hébreu non pas simplement une foi intellectuelle, l'adhésion de l'intelligence à des vérités, mais une fidélité, une adhésion profonde de l'être tout entier à Dieu, ou à celui auquel on fait foi. La fidélité biblique, la foi biblique est aussi et toujours une fidélité à une personne, à la personne de Dieu.

Ce n'est pas seulement l'homme qui est fidèle, mais c'est Dieu qui est fidèle le premier. La fidélité, "la foi est aussi, - nous dit l'Écriture aujourd'hui une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas", et cela marque profondément toute l'histoire de l'Ancien Testament, toute cette histoire des Pères, des précurseurs, des ancêtres de Jésus, de ceux auxquels a été confiée la promesse de la venue du Messie. Nous avons là une chaîne d'or qui est tissée par l'Esprit Saint Lui-même. Il est le grand artisan, le Maître d'œuvre de l'histoire du salut. C'est en Lui et par Lui que peut se transmettre de génération en génération, d'une part la certitude de l'amour et de l'alliance avec Dieu et d'autre part, la fidélité à cette alliance, la fidélité au Seigneur, et enfin ce désir toujours plus ardent, toujours plus douloureux, toujours plus brûlant, cette attente du Messie, cette attente du Libérateur.

Dans ces deux lectures d'aujourd'hui nous avons ainsi la jonction d'une génération charnelle, historique, et d'une génération dans l'Esprit Saint. L'épître aux Hébreux nous entrouvre, nous révèle le contenu, le mystère de cette transmission de la foi de génération en génération depuis Abraham le père dans la foi, le père d'une multitude de nations jusqu'à nous, car Abraham est aussi notre père à tous, notre père dans la foi comme le dit le Nouveau Testament.

Il faut donc que nous nous retournions avec amour et avec reconnaissance envers ces innombrables ancêtres, envers nos parents dans le judaïsme, envers ces pères et mères innombrables de Jésus qui le portèrent sans le savoir dans leur cœur, dans leur attente, et qu'ils saluèrent de loin. Comme Jésus le dit aussi : "Abraham vit mon jour et se réjouit".

Quand avec l'épître aux Hébreux nous évoquons et nous saluons cette lignée, les héros de la foi, nous sommes dans leur lignée, dans leur sillage, nous sommes les héritiers des pères, car l'héritage de l'Ancien Testament est toujours actuel.

Nous devons toujours de nouveau nous remettre dans ce mouvement de marche et d'attente et de préparation pour pouvoir chaque année et chaque jour accueillir à nouveau dans notre cœur, comme pour la première fois, le Seigneur Jésus qui vient naître de Marie la Vierge à Bethléem en Judée. Mais aujourd'hui la différence entre eux et nous, c'est que l'Esprit Saint agit à découvert et que nous connaissons le nom et l'identité filiale et divine de Celui qui est né ou qui va naître dans quelques jours selon le

calendrier de nos Églises à Bethléem.

Nous connaissons sa véritable identité, nous savons d'où Il vient, nous savons son mystère, nous savons aussi la finalité de sa venue sur terre pour réunir tous ceux qui sont dispersés par le péché et par le démon, pour nous rassembler, pour nous sanctifier, pour nous transformer, pour nous racheter de l'emprise du mal.

Il agit ainsi désormais à découvert. Pourtant, nous qui vivons dans la certitude, dans la connaissance que Jésus est déjà venu, sommes nous pour autant privés de l'attente ?

En quoi sommes-nous différents de ceux qui l'attendaient, et de ceux qui mettent toute leur espérance en avant d'eux-mêmes ?

Est-ce que pour nous peut-être Jésus est tout simplement le Jésus du passé, d'un passé révolu il y a deux mille ans, dont nous nous souvenons peut-être avec douceur, avec émotion même, mais d'une réalité historique tellement lointaine que nous avons du mal à la faire revivre dans notre temps. Est-ce que peut-être le drame de nos sociétés chrétiennes, de nos chrétientés d'aujourd'hui, n'est-ce pas que le Messie est derrière nous et non plus devant nous, comme un événement du passé ? N'avons-nous pas bien souvent dans notre vie profonde, dans notre langage aussi, édulcoré l'espérance, la joie, la nouveauté, la nostalgie de sa venue, de sa naissance non seulement dans l'Église, mais de sa naissance dans nos propres cœurs. N'avons-nous pas aboli une tension bénéfique, cet élan d'amour, de souffrance et d'attente pour Celui qui doit venir et qui sera toujours jusqu'à la fin des temps Celui qui vient et Celui que nous attendons.

Par conséquent s'il est vrai que Jésus est venu et qu'Il vient en particulier dans cette célébration de l'Eucharistie, Il est pourtant toujours Celui que nous attendons et Celui que l'Église attend et qu'elle invoque par les mots des liturgies anciennes, le maranatha, c'est-à-dire "viens Seigneur, oui le Seigneur vient".

Ainsi les pères de l'ancienne alliance, nos pères dans la foi et les pères dans l'Église aussi, qui les suivent dans une chaîne ininterrompue portèrent Jésus comme le plus grand trésor, ils le portèrent comme Celui qui devait naître. Ils vivaient et ils vivent encore et nous vivons avec eux dans cette attente. Et tel est le sens de la prière, de l'invocation dans le Notre Père "Que Ton Règne vienne".

Nous attendons la venue de ce Règne. Certes, le Roi est venu, mais son Règne doit encore s'accomplir, et de son Règne, nous sommes les artisans, les coopérateurs, car le Règne de Dieu doit se réaliser dans nos cœurs. Notre cœur est créé pour devenir et pour demeurer le trône du Roi. "Que Ton Règne vienne", c'est la raison d'être de chaque Eucharistie. Que Ton Règne vienne, que la puissance de la divine Trinité, sa présence vivifiante s'instaure dans nos cœurs.

Ainsi nous devons vivre ces derniers jours de l'Avent comme une dimension permanente de notre existence. Même à Pâques, quand le Seigneur vient dans sa lumière, dans sa joie, dans sa gloire surabondante, nous ne devons jamais totalement oublier que nous sommes toujours en marche et dans l'attente de Celui que nous invoquons et de Celui qui vient. C'est pourquoi nous pouvons nous rappeler aujourd'hui les paroles de l'Apocalypse : "L'Esprit et l'Épouse, – c'est-à-dire l'Esprit Saint et l'Église –, disent : 'Viens Seigneur Jésus', et un peu plus loin ils ajoutent : 'Viens vite'." Il y a dans le cœur profond de l'Église cette attente, cette impatience, ce désir qu'enfin le temps s'abolisse, comme le dit aussi l'Ange de l'Apocalypse qui jure au ciel et sur la terre qu'il n'y aura plus de temps.

Mais pour le moment, dans l'attente où nous sommes, nous ne pouvons que gémir dans l'Esprit Saint avec l'Église entière, "Oui, viens Seigneur Jésus, viens vite". Amen.